

dit que je passerais la nuit ; j'étais résolu à dormir sur un fauteuil. La saignée faite à mon pauvre camarade l'avait plongé dans un profond assoupissement. Cette chambre à coucher, lambrissée de grands panneaux gris dans le style de Louis XV, me semblait froide et déserte. Le feu se mourait ; je me dirigeai vers un petit cabinet voisin de la chambre, et d'où ressortait une lueur pâle ; il se trouvait alors converti en une sorte de pharmacie. Une femme, debout près du fourneau, faisait bouillir un peu de lait et mettait en ordre de la charpie et des compresses.

Cette garde-malade portait le costume des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul ; elle était habillée de noir, avec la guimpe blanche et la croix d'argent. Lorsqu'elle se retourna, je vis des traits d'une grande maigreur, mais d'un caractère incontestable de beauté. Elle me sembla âgée de cinquante-cinq à soixante ans. Les lignes de son visage rappelaient celles de cette délicate génération de femmes dont la reine Marie-Antoinette fut le plus noble type : elles n'avaient rien de vulgaire ni de prosaïque. Loin de là, elles offraient cette distinction et cette élégance naturelles dont les moindres portraits du XVIII^e siècle gardent l'empreinte. Sous la cornette mystique de la sœur scintillaient deux yeux d'un bleu velouté ; elle n'avait rien de trop grave ni de trop sévère ; elle souriait naïve et gracieuse comme ayant l'air de me dire : " Allons, monsieur, aidez-moi ! "

En effet, après avoir mis en ordre toutes ses compresses pour le lendemain, elle marchait vers le lit de son malade, tenant une chaise d'une main et serrant de l'autre contre sa poitrine divers objets de lingerie, entre lesquels un énorme écheveau de fil roux, quand tout d'un coup ledit écheveau tomba, et je me baissai pour le ramasser sur le tapis.

Elle me remercia avec une expression de grâce que rien ne peut rendre. Elle s'était placée sur une chaise haute à côté du lit : je m'assis à ses pieds sur un coussin ture arraché au divan de mon ami.

— Il paraît, lui dis-je, que vous êtes aussi sa garde-malade ? Ma sœur, vous allez sur mes brisées ! Songez que j'ai plus de droïta que vous à cette œuvre de salut ; je quitte un bal pour venir le veiller ; un bal, c'est un sacrifice.

— Certainement, reprit-elle d'un air malicieux ; vous êtes une sœur de Saint-Vincent-de-Paul en bas de soie !

Je souris de la remarque. Le feu n'était pas si ardent que je ne sentisse le froid caresser ironiquement mes bas à jour : cette maudite chambre, haute de plafond et large de carrure comme toutes les chambres de ce quartier, était une vraie glacière. La sœur, sans doute par pitié, tira d'une armoire une magnifique paire de pantoufles fourrées.

— Voilà pour adoucir votre noviciat, me dit-elle ; en revanche, j'attends de vous un service.

— Parlez ! que puis-je faire pour ne pas vous endormir ?

— Oh ! je ne crains pas le sommeil, mon cher monsieur. Tout ce dont j'ai peur, c'est que mon écheveau de fil ne soit brouillé. Mon dévidoir s'est cassé en route, et, si vous ne m'en servez, sœur Marthe n'aura pas demain le cœur joyeux. J'ai promis à cette bonne mère supérieure de lui dévider, en cette nuit, tout ce gros écheveau. Avec cela, reprit-elle en soulevant l'écheveau qu'elle avait posé sur un guéridon, nous faisons, voyez-vous, des chemises pour nos sœurs et pour les pauvres.

Je m'exécutai en pensant à Saint-Vincent-de-Paul, et je tins de mon mieux l'écheveau de la sœur sur mes doigts. Ma plus grande crainte était de m'endormir. Elle s'en aperçut et me dit avec douceur :

— Pour chasser le sommeil, voulez-vous que je vous conte une histoire ?

— Je ne savais pas, ma sœur, qu'on fit des contes au couvent. Et quelle en est l'héroïne ?

— Celle que vous voyez dans ce portrait-là.

Elle élevait en même temps la bougie à la hauteur d'une toile ovale qui représentait une jeune fille jouant avec sa colombe.

Je me levai, tenant toujours l'écheveau, et je me mis à considérer cette peinture. C'était quelque chose de tendre et de

saintement ingénu, une harmonie indéfinissable de tons fins comme le duvet de la pêche. Cet ensemble divin sentait Greuze d'une lieue.

La jeune fille que représentait cette toile, couvrait sa colombe favorite de ses deux mains ; à la patte rosée de l'oiseau pendait un petit ruban bleu. Adorable tête ! Le flambeau que tenait la sœur promenaient alors une auréole pâle sur son cou charmant, sur ses cheveux cendrés, sur son œil, qui semblait nager dans l'azur.

— Greuze, m'écriai-je, cher Greuze, toi seul peux savoir quelle fut cette enfant-là ; mais, à coup sûr, oh ! cette enfant-là, c'est un ange !

J'achevais en moi-même ces paroles d'enthousiaste, quand la sœur se retourna précipitamment ; une légère rougeur colora son front pâli. Je n'avais pas encore vu chez mon ami cet admirable portrait ; il l'avait acheté en Normandie. Curieux d'entendre l'histoire de la sœur, je m'appliquai à tenir le plus convenablement qu'il me fut possible l'écheveau de fil, et je lui prêtai une religieuse attention.

— N'allez pas croire, monsieur, me dit-elle, que je vous fasse une histoire à plaisir ; je vous verrais bien à regret mettre en doute ce simple récit. L'histoire de la jeune fille dont vous regarderez le portrait, n'est-ce pas celle de toutes les jeunes filles. Beaucoup commencent ainsi qu'elle a commencé, il est vrai ; beaucoup vont puiser, comme la Samaritaine, au puits du monde, mais toutes ne trouvent pas le Seigneur assis au rebord, pour les conseiller et les sauver du péril.

" Vous l'avez dit, monsieur, c'est Greuze, c'est bien Greuze qui a dessiné cette tête. Seulement, vous êtes dans l'erreur si vous croyez qu'il n'en a fait que cette copie ; cette tête, il l'a reproduite vingt fois ; elle est devenue son idéal, son décalque. Vous ne tarderez pas à savoir comment, mais, d'abord, parlons du modèle.

" En qualité de son amie la plus proche, je puis vous en entretenir, mieux que tout autre. C'était une jeune fille de Caen, naïve et bien heureuse. Un doux et champêtre silence dans les prés environnant sa ville ; sa paroisse chérie, Saint-Pierre, doré par un beau rayon de soleil ; quelques fleurs sur sa fenêtre, la bénédiction de sa mère quand venait le soir, une lecture pieuse, et ses deux petits frères jouant autour d'elle, suffisaient à son bonheur. Son père, employé aux jardins de Trianon, faisait passer alors à sa mère le fruit de ses plus chères économies. Sa mère filait du chanvre et elle brodait au tambour ; c'était une maison de travail, la vraie maison de travail, la vraie maison du bon Dieu ! Chacun dans la ville s'arrêtait pour contempler, à travers les vitres, ces trois blondes têtes, celle de la jeune fille et de ses frères, puis, entre elles trois, celle de la mère, noble créature, monsieur, qui devait, en 93, tendre la gorge au couteau, en criant : " Vive la reine ! " La reine avait été, en effet, son idole et sa bienfaitrice. Après la mort de son mari, madame Duclos s'était retirée à Caen, chez une de ses sœurs ; elle s'y trouvait dans un état voisin de la misère. Une seule espérance la soutenait, monsieur, une seule : celle de pouvoir vivre encore assez de temps pour marier sa fille chérie, sa fille unique, Pulchérie, la perle de son écrin maternel ! Le ciel en disposa autrement, comme vous aller le voir.

" Treize années avant que la mère de Pulchérie portât la peine de son dévouement à la reine, au mois de juin 1780, elle arrêta que sa fille partirait par le coche de Caen pour Paris. Pulchérie, habillée d'une belle cotte siamoise, reçut de madame Duclos qui la lui remit avec des soins extrêmes, une large lettre, dont la suscription portait ce seul nom : *A monsieur Greuze*.

" Greuze était le frère de madame Duclos, Greuze était l'oncle de Pulchérie. La lettre à Greuze renfermait ces paroles :

" Cher et digne frère,

" C'est une pauvre femme bien malade et bien abandonnée qui vous écrit. Je ne vous ai pas importuné tant que je vous ai cru luttant contre les difficultés de votre état d'artiste, contre vos ennemis, je veux dire vos envieux. Aujourd'hui